

Tahar Ben Jelloun

Le miel et l'amertume



folio

COLLECTION FOLIO

Tahar Ben Jelloun

de l'Académie Goncourt

Le miel et l'amertume

Gallimard

La citation pages 119-120 est extraite du Livre des Exemples d'Ibn Khaldûn, Muqaddima, seconde section, premier volume (traduction d'Abdesselam Cheddadi, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 2002, page 411).

© Éditions Gallimard, 2021.

Couverture : D'après photo © DEEPOL by plainpicture / VITTA GALLERY.

Tahar Ben Jelloun est né à Fès en 1947. Il s'installe à Paris dès 1971, publie ses poèmes chez Maspero et voit son premier roman, *Harrouda*, édité par Maurice Nadeau aux Éditions Denoël en 1973. Peintre, poète et romancier, il est l'auteur notamment de *L'enfant de sable* et de sa suite *La nuit sacrée*, qui a obtenu le prix Goncourt en 1987, ainsi que de *Partir*, *Le bonheur conjugal*, *L'ablation*, *Le mariage de plaisir*, *La punition* et *L'insomniaque*. Onze romans de l'auteur ont été réunis dans un Quarto avec une autobiographie inédite.

*À mon frère Abdelaziz, qui a
tant aimé la vie et que la vie n'a
pas assez aimé.*

MOURAD

J'habite un sous-sol tellement bas qu'il m'arrive parfois de le confondre avec une tombe. Il est froid, ce qui m'arrange l'été et qui m'agace l'hiver, surtout que cette saison, à Tanger, est très humide. Au-dessus, nous avons une maison, construite à l'époque où tout allait bien et où nous étions, ma femme et moi, assez confiants dans l'avenir. Nous étions stupides et nous ne le savions pas. Nous étions même heureux et nous ne nous rendions pas compte de notre chance.

Les étages au-dessus sont fermés, ou plutôt interdits. Les salons et les chambres sont meublés, les rideaux tirés, les tapis étalés et fixés au sol. De temps en temps des chats viennent y faire leurs besoins. Nous l'apprenons par l'odeur. Nous ne recevons jamais, personne n'a jamais été invité dans les étages. C'est ainsi et je ne veux pas aborder ce sujet avec ma femme. J'ai appris qu'il ne faut pas discuter certaines décisions absurdes. Nous vivons donc, si on

peut appeler ça vivre, dans quarante-neuf mètres carrés. Pas de fenêtre. La lumière entre par la porte ou par la lucarne de la cuisine.

Nous nous sommes installés là quelques mois avant la tragédie. Punis. Dorénavant, nous nous enterrons dans ce sous-sol que j'appelle souvent « la cave ».

Mon matelas n'est pas très épais. Je m'en contente ; je m'y suis même habitué. Je suis de petite taille et assez mince. Celui de ma femme a l'air plus confortable. Chacun est dans un coin. Cinq mètres nous séparent. Parfois ce sont des milliers de mètres qui s'installent entre nous.

La cuisine et la salle de bains sont de l'autre côté. Le reste de l'espace, on l'appelle « le salon télé », où trônent nos deux téléviseurs. Chacun le sien dans la mesure où nous n'avons pas les mêmes goûts. Munis d'un casque, nous regardons des programmes différents. Ma femme adore les séries turques et brésiliennes doublées en arabe dialectal. Moi, je regarde des films classiques et certaines émissions de débats politiques. Parfois, elle s'endort et le casque tombe. Je me lève et j'éteins sa télé. Le lendemain, elle m'en veut de lui avoir fait manquer la fin de l'épisode.

Depuis que j'ai pris ma retraite, j'essaie de ne pas mourir. Je me demande bien pour quelle raison je résiste. Mes joies sont si rares. Mes souvenirs sont fatigués et je fais un effort pour

ne plus les convoquer, m'y réfugier. J'apprends à m'en méfier.

Je suis ce que je peux. Pas grand-chose. J'ai essayé de fermer la blessure, non pas de l'effacer, mais au moins de l'éloigner de moi, de nous.

Il m'arrive de fixer un point dans ce sous-sol. Ma vue se brouille. Tout devient flou. Ce qui m'entoure m'opprime et me navre. Ce lieu est bien trop grand pour servir de tombe. J'ai vu l'autre jour à quoi était réduit le corps de mon ami d'enfance quand on l'a déposé dans la tombe. Il devait peser moins de quarante kilos. On l'a installé sur le côté droit, comme s'il dormait. Le linceul trop blanc était taché de terre brune. Une petite chose recouverte de blanc et de terre. Le soir, j'ai eu du mal à trouver le sommeil.

Nous sommes enterrés sous cette maison qui, vue de l'extérieur, renvoie pourtant l'image d'une belle réussite. La maison nous écrase. La maison nous nargue. La maison nous tue lentement. Elle a été la scène de notre bonheur bref et de notre malheur permanent. Ma femme en parle comme si c'était une vieille dame méchante qui nous en voulait. Elle dit : « Cette baraque finira par avoir notre peau ; elle s'acharne sur nous ; c'est le démon qui l'habite... »

Un jour nous avons trouvé des briques dans le petit jardin. Ma femme s'est écriée : « La maison nous parle, elle nous envoie des messages. Qu'est-ce qu'elle nous veut encore ? »

J'ai eu du mal à la rassurer : « Non, ce sont les

voisins qui font des travaux et ils ont dû perdre quelques briques. »

La nuit venue, la maison se repose. Les murs ne tremblent plus. Le plafond ne bouge plus. Mais elle nous possède comme un esprit s'empare de vous. Ma femme a accroché dans toutes les chambres des bidules porte-bonheur. Elle verse dans les coins du lait de vache frais et brûle des encens apportés du sud du pays. Tout ça pour repousser le mauvais œil et le malheur.

On aurait dû quitter cette maison, la mettre en vente et nous installer dans un appartement plus pratique, dans le centre-ville. Mais quelque chose m'en a empêché, surtout ma femme. Moi, c'est la fatigue qui me gagne à l'idée de déménager. Un de mes petits-cousins est même mort le lendemain d'un lourd et pénible déménagement. Je sais, les objets, les affaires sont méchants.

J'essaie de sortir tous les matins. Je retrouve au café Ibéria mes anciens collègues de bureau. Ce ne sont pas des amis ; disons des connaissances. Nous sommes liés par un secret, une pratique indigne. Nous prenons un café crème dans des verres, nous parlons de l'actualité du pays et regardons les gens passer. On se dit que le Maroc a changé et qu'on n'arrive plus à le suivre. Le nombre de filles et de femmes voilées par exemple ne cesse d'augmenter. « À croire que c'est la mode, a dit une fois celui qu'on surnommait Rubio, toutes les femmes se voilent, ça va de la maman à la putain ! »

Je suis né quelques années après l'indépendance de mon pays. Mon père me racontait combien l'époque de Tanger, ville internationale, était faste. Il travaillait à l'hôtel El Minzah. Un palace mythique, fameux grâce à sa clientèle qui venait de tous les coins du monde. Sur les murs du bar, les photos de vedettes du cinéma et de la chanson étaient affichées, certaines dédiées à mon père. Rock Hudson, Elizabeth Taylor, Victor Mature, Louis Jourdan, Léo Ferré, Charles Aznavour, Gilbert Bécaud, etc.

Je crois que mon père était chef du personnel ou adjoint du directeur, en tout cas son poste était important. Souvent, il nous ramenait des cadeaux que des clients lui donnaient. Je me souviens avoir reçu un beau stylo noir, un stylo à plume avec son encrier. Ma sœur a hérité une fois d'un très beau foulard. Il lui arrivait aussi de nous donner de l'argent de poche en devises étrangères, des dollars, des liras italiennes, des livres anglaises. Je m'amusais à aller les changer en pesetas rue Siaghine. Je ne savais pas que l'argent s'échangeait.

El Minzah était l'âme de la ville. À l'entrée, deux hommes noirs, habillés avec des vêtements traditionnels rouges, se tenaient comme des statues. Un jour j'ai demandé à mon père pourquoi ils étaient noirs. « Ce sont des descendants d'anciens esclaves ; le directeur de l'hôtel est un Anglais qui a travaillé en Inde, c'est lui qui nous impose ce folklore. »

Nous n'avions pas le droit d'entrer dans l'hôtel. Quand ma mère m'envoyait faire une commission à mon père, je demandais au concierge de l'appeler. Il sortait et me disait de me dépêcher de lui dire pourquoi j'étais là.

J'aimais le dimanche me promener avec mon cousin Rachid avenue d'Espagne, face à la mer. Le soir, nous faisions le boulevard. Faire le boulevard, c'était faire le paseo le long du boulevard Pasteur. On marchait avec une certaine nonchalance caractéristique des Tangérois le long de cette rue où des jeunes filles s'affichaient dans des tenues élégantes. À l'époque on n'utilisait pas encore le verbe « draguer », mais le but du paseo était de se faire remarquer par des filles qui venaient là pour les mêmes raisons que nous.

Boulevard Pasteur, il y avait l'agence Air France, les magasins anglais Kent, le parfumeur Madini, la Librairie des Colonnes, le café Le Claridge et beaucoup de boutiques tenues par des Indiens qui vendaient des appareils photo et des transistors.

Je m'y arrêtais à chaque fois pour demander le prix d'un petit transistor Philips. Quand j'eus mon brevet, je réussis à convaincre mon père de me l'acheter. Cette petite radio allait jouer un rôle très important dans ma formation culturelle. Je dormais l'oreille collée à son boîtier rouge. J'écoutais des pièces de théâtre de la Comédie-Française retransmises sur Radio France. Je suivais comme un fou le jeu « Quitte ou double », présenté par Marcel Fort, surtout

quand il s'agissait de questions sur le cinéma. Un soir, j'ai gagné cent mille anciens francs. Je ne jouais pas pour de vrai, mais je répondais aux questions avant le candidat.

Ah, ce petit miracle de la technique ! Moi qui ai eu une enfance sans musique, grâce à ce transistor, j'ai su par cœur les chansons de Georges Brassens, de Jean Ferrat, de Léo Ferré, de Barbara et de Juliette Gréco. J'étais imbattable sur leur répertoire. Ils ont tous chanté Aragon, Villon, Baudelaire, et c'est eux qui m'ont fait aimer la langue française.

Je me souviens encore aujourd'hui de cette époque où nous n'avions pas de télévision. J'empruntais à la Bibliothèque française rue de Fès des livres. Je lisais le jour, j'écoutais la radio le soir. L'après-midi, c'était la séance quotidienne de cinéma. Avec ma sœur, on se précipitait à l'Alcazar ou au Capitole pour voir un film, n'importe lequel. Ces deux salles projetaient un film par jour. J'avais aussi convaincu mon père que le cinéma était utile pour ma culture générale.

Ce Tanger-là n'existe plus. C'est normal. Les salles de cinéma ont fermé. L'une est devenue un café, l'autre est en ruine. Les jeunes filles « font » toujours le boulevard, mais voilées pour la plupart. Et personne n'écoute plus de transistor.

Après mon bac, je suis parti à Rabat où j'ai fait des études de droit et d'économie. La suite a été moins brillante, même si j'ai été heureux au début de mon mariage.

MALIKA

Ce matin, je suis montée au premier étage, j'ai ouvert la porte et les fenêtres du grand salon, là où des chats avaient fait leurs besoins. J'ai tout nettoyé. J'ai aéré toute la matinée. Au bout d'un moment, n'en pouvant plus, je me suis assise par terre, le dos contre la banquette. J'ai fermé les yeux pour ne pas pleurer. Mon mari me reproche souvent d'avoir condamné tout ce qui est construit au-dessus du sous-sol. J'avais préparé avec un grand soin ce salon pour le mariage de ma fille. J'y pensais alors qu'elle avait à peine dix ans. J'avais choisi les tissus, les tapis, les rideaux. J'avais confié ce travail au meilleur cardeur de la ville, le fameux Mohamed-Moshé, de mère juive et de père musulman. Je faisais des rêves. J'imaginai la fête et je parvenais à entendre la musique qui allait avec. À présent, ce salon sert de chiottes aux chats sauvages.

Mes deux garçons ont été avalés par leurs épouses. L'un a émigré au Canada, l'autre travaille en tant que sous-directeur d'une usine, ce

qui ne lui laisse pas beaucoup de temps pour venir me voir. Quand sa femme lui donne l'autorisation, il passe en vitesse, apporte des fleurs et des fruits.

Nous sommes des gens simples, honnêtes et modestes. Oui, pauvres. Honnêtes ? Après tout, oui. J'ai épousé un homme merveilleux, attentif, honnête, trop honnête, vertueux. Nous ne nous connaissions pas avant la demande en mariage. Nous avons fait comme nos parents et nos grands-parents avaient fait dans les temps anciens. Ma mère était persuadée que c'était la garantie d'une vie paisible et heureuse. L'amour ne vient pas comme une bourrasque. On le construit chaque matin. J'étais de son avis et je constatais les ravages du coup de foudre dans les feuilletons que je regardais assidûment.

Au début, nous avons adopté un mode de vie très simple. Nous étions disposés pour le bonheur conjugal. Nous l'espérions, nous l'attendions. Puis le malheur s'est immiscé dans notre petite vie tranquille. Ce fut comme une fatalité. Un mauvais œil avait réussi à entrer chez nous et à tout dévaster. J'ai cru à la vie, j'ai cru au courage et à la patience. Mais tout s'est écroulé en quelques instants. Comme ma mère je suis superstitieuse. Elle citait notre prophète bien-aimé et me disait qu'il croyait au mauvais œil. Il conseillait aux croyants l'amour de la sagesse et le rejet de l'envie. L'œil envieux, l'œil jaloux, l'œil mauvais nous cerne, et dès qu'il trouve une faille, il pénètre dans notre intimité, notre foyer,

nos secrets. Je sais, l'homme est foncièrement mauvais, mais, en bonne musulmane, j'espérais l'aide et la protection de Dieu pour vivre en paix. Dieu et son prophète nous ont oubliés. Ou alors nous ont punis de notre vivant. Le ciel s'est fendu et un éclair est venu déchirer les draps blancs de la paisible vie. C'est cela. Une malédiction, une colère du ciel.

Je me souviens du temps où la maison venait tout juste d'être construite. Nous y avions mis toutes nos économies. Nos familles nous avaient aidés. Mon mari, hanté par une mauvaise conscience héritée de ses parents, me disait : « Une brique sur deux porte la marque de la corruption. Un jour la maison s'écroulera sur nous et nous n'aurons que ce que nous méritons. » J'essayais de le persuader que c'était notre pays qui avait introduit la corruption dans les relations humaines. Les très faibles salaires des fonctionnaires incitent tout le monde à s'arranger. Je crois même avoir entendu, un jour, mon père rappeler la déclaration d'un ministre puissant : si les salaires sont bas, que les Marocains s'entraident et complètent directement aux fonctionnaires ce que l'État ne peut leur donner...

Le message était clair, la corruption fait partie de nos mœurs.

Lui était figé dans ses principes et j'avoue avoir eu bien du mal à le faire rejoindre l'immense cohorte de ceux qui s'arrangent avec les principes.

Ce matin, j'avais le cœur serré. Pour apaiser mon mal, j'ai ouvert la chambre de Samia. Cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Ses affaires sont toujours là. La chambre est telle qu'elle l'a laissée le jour de la tragédie. J'ai ouvert le placard. J'ai regardé ses petites robes ; j'en ai pris une, je l'ai mise sur mon visage et j'ai respiré profondément son odeur. L'odeur de ma fille. Le parfum de sa vie. Les traces de ses secrets. J'ai pris une chemise et l'ai sentie comme on sent une fleur. Je me suis assise sur le bord du lit et j'ai pleuré longtemps. Cela me soulageait. Mon cœur n'était plus serré. Mais j'avais toujours mal, mal au fond de mon être.

Je ne sais pas comment font les autres, moi, je n'y arrive pas. Je suis brisée, amputée, cruellement frappée, anéantie, et je dois continuer à faire semblant, semblant de vivre, de soigner mes maladies, de m'occuper de mon mari qui croit qu'il est malade, de penser à mes enfants, d'imaginer l'avenir qui sera plein de trous. La terre a tremblé sous mes pieds et un gouffre m'a attirée vers le fond. J'avoue avoir cédé facilement à la force qui m'y emmenait. Je pensais qu'en me laissant aller, en me laissant faire, j'en aurais fini avec la souffrance.

Dans des moments de grande lucidité, je me demande comment notre couple, parti pour vieillir avec sagesse, est devenu une monstruosité. Tant de haine, tant de hargne ! Cela ne

nous ressemblait pas. À présent, notre enfer est bien installé, il a pris ses marques, il s'est accoutumé à nos humeurs de plus en plus mauvaises, il s'est adapté à nos manies, à nos faiblesses et aussi à notre volonté morbide de dire le mal, de faire le mal. Et je ne vois pas comment faire autrement, comment apaiser la situation, comment redevenir des personnes normales, aimantes, amicales, généreuses et surtout heureuses de vivre.

MOURAD

Je suis mort. Mort de faim. Ma femme ne me nourrit plus. Elle ne m'a pas abandonné, elle a juste oublié de me faire à manger. Elle n'a pas oublié. Elle a décidé de me laisser mourir de faim. Elle est là. Terriblement là. Elle ne me quitte pas. Elle dit être aux petits soins avec moi. Elle dit tant de choses qui n'ont aucun fondement. Elle parle toute seule et je dois suivre son délire sinon elle me punit. Elle n'ouvre pas le frigo pour ne pas être tentée de consommer ce que notre fils nous apporte. Elle garde la nourriture parce qu'elle est avare. Elle a toujours été avare. En vieillissant, son vice est devenu une férocité. Elle mange en cachette. Elle calcule tout. Elle dit qu'elle souffre avec moi, qu'elle aurait mérité d'avoir un mari riche et généreux. Je suis généreux mais pas riche. Je donne ce que j'ai et je ne fais pas attention à la dépense. Ce qu'elle me reproche ensuite.

Je n'ai plus la force de me lever ni de protester. Seuls mes yeux parlent. Elle ne me regarde

pas. Elle passe à côté de moi sans me voir. Cela ne me dérange pas. Au contraire, je suis soulagé de ne pas être vu d'elle. Je me repose car son regard pèse lourd en reproches et en sous-entendus.

Hier, elle m'a frappé. Un coup de poing dans le ventre. Je ne m'attendais pas à ça. Pourtant elle a osé. Elle était énervée. Quand elle perd ses nerfs, elle ne sait plus ce qu'elle fait. Elle jette les objets incassables, un livre, un coussin, mais pas la vaisselle. Seule son avarice peut arrêter sa colère.

Elle m'a frappé parce que le bol de lait est tombé de mes mains. Elle m'a frappé parce que le bol est plus important que mon état.

Je suis resté prostré. Les larmes sont arrivées et je ne suis pas parvenu à les arrêter. Je pleurais en silence. Heureusement, aucun de nos enfants n'était présent. Pleurer devant ses enfants est la pire des humiliations. Elle le sait. Quand ils viennent nous voir, elle se plaint. Elle tient à être considérée comme plus malade que moi. Elle commence par me dénigrer. Elle dit : « Votre père est malade, mais il exagère, il fait le malade pour qu'on le plaigne ; moi, je suis très malade et personne ne s'inquiète pour ma santé. Je ne dors plus. Lui, il dort et il ronfle comme un taureau. Je n'en peux plus. »

Dois-je préciser qu'elle n'a aucun problème de sommeil, qu'elle s'endort dès qu'elle met la tête sur l'oreiller et que je passe la nuit à observer son sommeil profond ? Je ne vais pas entrer

en concurrence avec elle sur l'état de ma maladie. Chacun a son lot de problèmes.

J'ai faim. Le médecin a évoqué un problème d'anémie. Je manque de forces et d'énergie. Je maigris.

Avant, quand Fatema, la femme de ménage, venait nous aider, elle me faisait à manger en cachette, profitait des moments où ma femme s'absentait pour me nourrir. Je mangeais bien et je me sentais mieux. Mais elle l'a renvoyée. Elle coûtait trop cher. On n'a pas les moyens de se payer une femme de ménage qu'on doit en plus nourrir. Quoique... Elle n'était pas très bien payée, mais elle a accepté de nous aider en souvenir des temps anciens où tout allait bien.

Je regrette Fatema. Elle le sait. Elle m'a même soupçonné d'être attiré par elle. Je ne bande plus depuis longtemps, mais j'aime regarder les femmes. Je leur trouve toujours quelque chose d'agréable, de plaisant. Ma femme le sait et me gronde chaque fois qu'elle me surprend en train de regarder une dame quel que soit son âge. Fatema avait une jolie poitrine. J'ai toujours aimé les seins des femmes. D'ailleurs c'est grâce à sa poitrine généreuse et ferme que j'étais tombé amoureux de Malika. Les jeunes gens ne se fréquentaient pas avant le mariage. Ils se mariaient puis se fréquentaient. J'ai fait comme tout le monde. Ma mère était allée demander sa main à ses parents. Elle avait été précédée par une femme du protocole marital qui avait déposé au seuil de leur porte un immense

bouquet de fleurs. Les choses s'étaient précipitées. Malika avait vingt-deux ans, un âge tardif pour le mariage. J'avais deux ans de plus qu'elle.

Je dois m'arrêter de ruminer. Elle arrive, furibarde. Elle hurle :

— Où as-tu planqué ma télécommande ?

Je n'ai rien planqué du tout. Je ne réponds pas. Elle hurle encore plus.

— Je ne sais pas où est la télécommande.

— Tu le fais exprès, tu cherches à m'énervé, tu fais tout pour me mettre hors de moi, pour que je rate mon feuilleton. Tu es un malade, un vicieux, un pervers...

Je ne dis rien. Je ferme les yeux et m'en vais dans mes pensées. Ses cris me parviennent mais leur violence est amoindrie. J'ai réussi à construire un mur en béton et en fer entre ses hurlements et moi. Il m'a fallu beaucoup de temps pour y arriver, c'est pour moi comme une frontière qui me garde d'elle.

J'ai remarqué que, depuis quelque temps, elle ne m'appelle plus par mon prénom. Elle ne m'appelle pas. Elle dit « toi ». Une fois elle a utilisé mon nom de famille. Cela m'a fait rire. C'est étrange d'entendre sa femme s'adresser à vous en utilisant votre nom de famille, comme si on était un étranger.

En fait, je suis devenu un étranger. Je ne reconnais rien. Je suis chez moi mais je ne me sens pas chez moi. Je sais que c'est notre maison, notre foyer, mais les murs et les tapis ne me rappellent rien. Je ne perds pas la mémoire,

mais disons que j'ai la mémoire décalée. Je ne suis pas à ma place. Je me pose des questions. Elle n'en sait rien. De toute façon elle ne comprendrait pas le problème. Elle me traiterait de fou. C'est déjà arrivé. Une fois, j'ai osé plaisanter en disant que notre sous-sol était notre caveau de famille. Je voulais dire que plus rien de vivant ne se passait dans cette maison. Elle s'est levée, a mis son index sur la tempe, l'a fait tourner et m'a dit : « Tu es fou, je le savais, je vis avec un fou, c'est la meilleure ! »

Je suis étranger à mon corps. Un jour je me suis réveillé en me demandant à qui appartenait le corps que je portais. J'étais persuadé de porter le corps d'un autre. Heureusement que je ne l'ai pas dit à ma femme, elle aurait appelé l'asile.

Je me suis longuement regardé dans la glace. Le visage me rappelait quelqu'un de familier. Mais il y avait trop de rides et surtout une impression de défaite inscrite sur la peau. Je plissai mon front, écarquillai les yeux, passai plusieurs fois la main sur mes joues, l'impression d'être un autre persistait.

J'ai sur le bras gauche une cicatrice due à un vaccin mal fait. J'ai enlevé ma chemise et l'ai cherchée. Elle avait disparu. Là, je me suis assis sur le bord de la baignoire et j'ai décidé de me présenter nu devant Malika. En fonction de sa réaction, je serais fixé.

Je me suis déshabillé en gardant par pudeur mon slip. Son hurlement a été si fort que les

Tahar Ben Jelloun

Le miel et l'amertume

« La maison nous écrase. La maison nous nargue. La maison nous tue lentement. Elle a été la scène de notre bonheur bref et de notre malheur permanent. »

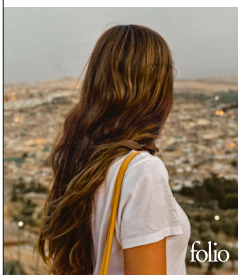
Tanger, années 2000. Mourad et Malika ne se supportent plus. Voilà plusieurs années que le poison du drame qui a détruit leur foyer se distille dans leur couple. Samia, leur fille de seize ans, n'est plus parmi eux. Dans la société marocaine corsetée par le poids de la tradition, qu'est-ce qui a poussé la jeune fille à commettre l'irréparable ? Ses parents, que la honte et le chagrin ont brisés, parviendront-ils à surmonter leur amertume ?

« Un roman sombre, poignant, indispensable à l'heure où se libère la parole des victimes des pédocriminels. »

Bernard Lehut, RTL

Tahar Ben Jelloun

Le miel et l'amertume



Le miel et l'amertume

Tahar Ben Jelloun

Cette édition électronique du livre
Le miel et l'amertume de Tahar Ben Jelloun
a été réalisée le 10 mai 2022 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072964374 – Numéro d'édition : 401586).

Code Sodis : U40949 – ISBN : 9782072964404.

Numéro d'édition : 401589.